



## Le siège de Saragosse 1808 – 1809

*Cette évocation s'appuie sur les collections du musée du Génie*

La guerre d'indépendance espagnole trouve son origine, fin 1807, dans la décision commune du roi d'Espagne et de Napoléon I<sup>er</sup> de se partager le Portugal jugé trop favorable à l'Angleterre.

« *En route vers le Portugal, les troupes françaises, commandées par le général Junot pénètrent en Espagne en octobre 1807. Junot entre à Lisbonne le 30 novembre. Mais dans le même temps, plusieurs autres corps d'armée s'installent dans la péninsule ibérique, sous le prétexte d'assurer une couverture aux troupes de Junot. Au début de l'année 1808, ils occupent le nord et le centre de l'Espagne et se sont emparés des citadelles de Barcelone, Pampelune et Saint-Sébastien. Cette pression grandissante provoque une vive inquiétude dans les milieux gouvernementaux, d'autant plus que le 20 février, le maréchal Murat est désigné comme lieutenant général de l'empereur en Espagne. Or Murat, titulaire à cette date du grand-duché de Berg et beau-frère de Napoléon, est un des hauts personnages de l'Etat ; son arrivée à Madrid ne peut qu'inquiéter sur les véritables motifs de l'empereur. Au début de 1808, Napoléon s'est donné les moyens d'intégrer l'Espagne au Grand Empire.* »<sup>1</sup>

Le 19 mars 1808, le roi Charles IV est contraint à l'abdication. Le 6 juin Napoléon I<sup>er</sup> désigne son frère Joseph pour monter sur le trône d'Espagne. Entre temps des émeutes contre les troupes françaises ont commencé à Madrid et pendant le mois de mai les insurrections, conduites par le clergé, se multiplient dans les principales villes du royaume, jusqu'à l'insurrection générale.

« *Dès le mois de juin, Napoléon, depuis Bayonne où il continue de régler les affaires espagnoles, décide de la riposte. Il donne l'ordre d'abord de reprendre le contrôle des régions du nord de l'Espagne, en dirigeant le général Verdier sur Valladolid, le général Lefebvre-Desnouettes sur Saragosse et le général Moncey sur Valence. Dans le même temps, il envoie Savary, son homme de confiance, à Madrid, pour aider un Murat défaillant parce que malade et dépité de n'avoir pas obtenu le trône d'Espagne. Mais surtout l'attention de Napoléon se porte sur l'Andalousie où une partie de la flotte française mouille encore à Cadix.* »<sup>2</sup>

C'est dans ce contexte qu'un premier siège est mis devant Saragosse mi-juin 1807 et levé le 7 août suivant, sur ordre du Roi Joseph, à la suite de la défaite de Baylen.

### 1 - La conquête de l'enceinte

Le second siège débute le 20 décembre 1808 pour se terminer par la reddition de la ville le 21 février suivant, après des combats si violents, maison par maison, quartier par quartier, qu'il est fréquent de considérer qu'ils sont le prélude des combats de Stalingrad ou, aujourd'hui, de ceux de Mossoul, bien que le contexte de ces batailles soit totalement différent.

Gravure – musée de l'Armée



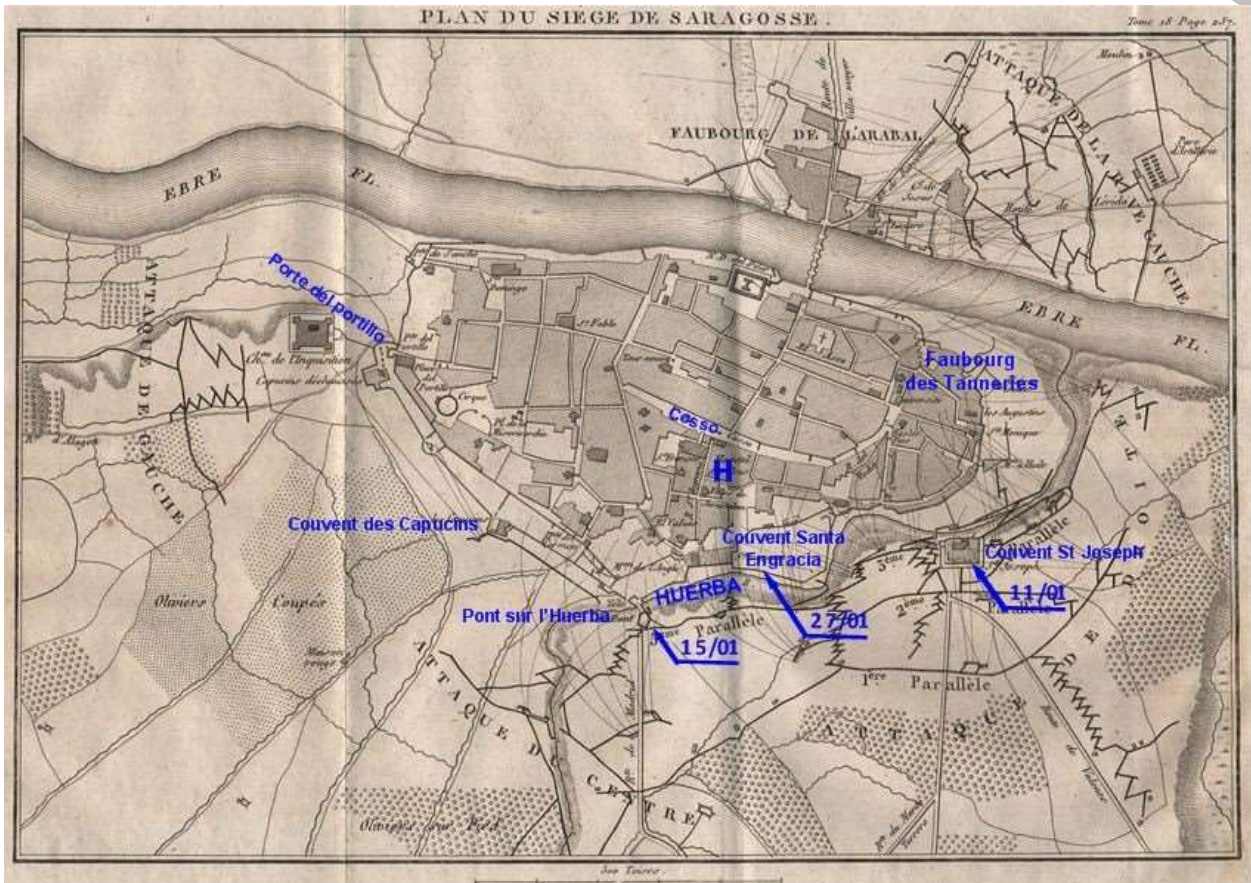
Le siège débute pourtant de façon classique, semblable à celui de Dantzig, avec la collaboration

<sup>1</sup> La guerre d'Espagne, Jacques-Olivier Boudon in <https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/articles/la-guerre-despagne-de-bayonne-a-baylen/>

<sup>2</sup> Id 1

permanente des artilleurs-pontoniers, des sapeurs-pontoniers<sup>3</sup> et des sapeurs-mineurs.

« Cette place, comme il a été dit précédemment, n'était pas régulièrement fortifiée, mais son site, la nature de ses constructions, pouvaient la rendre très forte dans les mains d'un peuple résolu à se défendre jusqu'à la mort. Elle était entourée d'une enceinte qui n'était ni bastionnée ni terrassée; mais elle avait pour défense, d'un côté l'Ebre, au bord duquel elle est assise, et dont elle occupe la rive droite, n'ayant sur la rive gauche qu'un faubourg, de l'autre côté une suite de gros bâtiments, tel que le château de l'inquisition, les couvents des Capucins, de Santa-Engracia, de Saint Joseph, des Augustins, de Sainte Monique, véritables forteresses qu'il fallait battre en brèche pour y pénétrer, et que couvrait une petite rivière profondément encaissée, celle de la Huerba qui longe une moitié de l'enceinte de Saragosse avant de se jeter dans l'Ebre. »<sup>4</sup> (Plan ci-dessous)



Le 20 décembre 1808 les 46 000 hommes des 3<sup>e</sup> Corps (Général Mortier) et 5<sup>e</sup> Corps (général Moncey), en couverture s'établissent devant Saragosse. Le général Junot, avec trois divisions, est chargé des opérations de siège. Le général Dedon commande l'artillerie et ses soixante bouches à feu, et, comme au 1<sup>er</sup> siège, le général Lacoste<sup>5</sup> commande le génie<sup>6</sup>. Il est aidé par cinquante officiers du génie, « presque tous habiles élèves des Dejean, des Marescot, des Caffarelli, et riches de l'expérience acquise sous de tels maîtres, qui venaient de prendre les places de Flandre, de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Egypte. »<sup>7</sup>

L'installation préliminaire (cantonnements, préparation des gabions, reconnaissance et levées par les officiers du génie, etc.) dure sept jours et le général Lacoste lance le creusement de la première parallèle dans la nuit du 29 au 30 décembre « sur une grande longueur et sans que l'ennemi s'en fût

<sup>3</sup> Les artilleurs-pontoniers sont responsables des ponts flottants, pour l'Ebre, et les sapeurs-pontoniers des ponts fixes sur chevalets, pour l'Huerba.

<sup>4</sup> Adolphe Thiers « Histoire du Consulat et l'Empire faisant suite à l'Histoire de la Révolution française », vol. 9, Paris, Paulin, 1866, p. 95.

<sup>5</sup> André-Bruno Frévol de Lacoste, nommé général de brigade le 28/08/1808 a déjà assisté aux sièges de Jaffa et de Saint-Jean-D'acre et a pris une part active au siège de Dantzig (Gdansk, en Pologne, aujourd'hui) aux ordres du général Chasseloup-Laubat, commandant le génie. Biographies in « Les généraux du génie du premier empire », hors-série n° 1 de la revue du Génie « Vauban », 2006, disponible à la boutique du Musée du Génie, Angers.

<sup>6</sup> Selon le Chef de Bataillon du Génie Belmas, in « Journaux des sièges faits et soutenus par les Français dans la péninsule de 1807 à 1814 », « Le personnel du génie était composé de 40 ingénieurs, de 8 compagnies de sapeurs, de 3 compagnie de mineurs, faisant environ 1100 hommes, » p. 146.

<sup>7</sup> « Siège de Saragosse » par Louis Lejeune, Op. Cit. en bibliographie, p. 54.

aperçu ». Le 31 toutefois, à 8 heures du matin, le général Palafox, qui commande les troupes assiégées lance une vaste contre-offensive avec la majorité de sa garnison. « *Malgré la hardiesse et l'impétuosité de leurs attaques, elles furent partout repoussées à la baïonnette* »<sup>8</sup>.

Cela n'empêche pas les travaux de se poursuivre à un rythme élevé avec environ 3 000 ouvriers à l'œuvre sur les trois chantiers correspondant aux trois axes d'attaque définis. Ainsi, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier :

- à droite, aux ordres du chef de bataillon Haxo, « *Mille travailleurs et quatre-vingt-cinq sapeurs débouchèrent de la première parallèle, et poussèrent en avant trois cheminements : celui de droite, dirigé sur la capitale de l'angle septentrional du couvent de Saint-Joseph, fut conduit jusqu'à un canal d'irrigation, dans le lit duquel la deuxième parallèle devait être tracée; le cheminement du centre fut dirigé vers l'angle méridional du même couvent; et le cheminement de gauche, vers le point où la Huerba fait saillie entre les couvents de Santa-Engracia et de Saint-Joseph. Ces travaux, d'environ trois cents mètres de développement, furent exécutés sans que l'ennemi parût s'en apercevoir.* »<sup>9</sup>
- au centre, aux ordres du capitaine Prost, « *On poussa en avant de la première parallèle sur la rive droite de la Huerba, vers la tête de pont, deux branches de zigzags. On tenta de couper à la sape volante la route du Monte-Torrero, où s'appuyait l'extrémité droite de la première parallèle; mais le feu de la place, favorisé par le clair de lune, fit abandonner ce travail. Sur la rive gauche de la Huerba, la première parallèle fut prolongée d'environ cent vingt mètres. On continua la communication en arrière, à travers les oliviers, vers le pont qui liait les cheminements des deux rives.* »
- à gauche, aux ordres du capitaine Henry, « *On prolongea la parallèle de quarante mètres vers l'escarpement du plateau.* »  
« *Notre perte totale fut d'un sapeur tué et de quatre grenadiers blessés.* »

Les travaux se poursuivent ainsi nuit après nuit, avec la mise en place des batteries d'artillerie sur la première parallèle à partir du 3 janvier. Les batteries seront armées en suffisance à partir du 10 janvier pour dominer l'artillerie espagnole et ainsi permettre d'accélérer les travaux de tranchées. Le 11 janvier vers 15 heures, grâce à l'avancement des travaux et aux tirs d'artillerie, les brèches dans les murs du couvent Saint-Joseph (San Jose, attaque de droite, en avant de l'Huerva) semblent suffisamment praticables pour donner l'assaut. « *Un bataillon d'élite de 600 hommes fut réuni dans la tranchée sous les ordres du commandant Stahl, et formé en 3 colonnes à la tête de chacune desquelles fut placé un officier du génie avec un détachement de sapeurs, portant des échelles, des fascines et des outils.* »<sup>10</sup>

L'assaut est donné à 16 heures, et l'ennemi commence à se retirer en désordre. Le capitaine du génie Dagueneu qui dirige la colonne de gauche se distingue particulièrement en pénétrant le premier dans le couvent. A la tombée de la nuit le couvent est conquis, avec huit sapeurs tués dont le capitaine Foucauld, et trente blessés



Prise du couvent des Capucins – P. Girardet - 1837

Le 15 janvier soir, c'est au centre que l'attaque est lancée, pour tenter de s'emparer du pont sur l'Huerva. « *Le colonel du génie Rogniat fut chargé de diriger cette attaque. Elle eu lieu à huit heures du soir et fut exécutée avec beaucoup de courage par le capitaine Gilbert ... et par le lieutenant de mineurs Aubertin ...* » Les Espagnols se replient en faisant sauter le pont, mais la rive droite de l'Huerva est là aussi tenue. Les travaux d'assaut se poursuivent non sans réactions de la part des troupes du général Palafox ; ainsi dans la journée du 22 janvier, elles tentent de reprendre Saint Joseph, puis encore en fin de nuit du 23, avec trois bataillons. Le capitaine du génie Duriveau, à la tête d'une compagnie « *du trois de la Vistule* » s'illustre à cette occasion en reprenant la maison d'Aguillar.

<sup>8</sup> Id, p. 70 et 71

<sup>9</sup> « *Journaux des sièges faits et soutenus ...* » de J. Belmas, Op. Cit. en bibliographie, p. 163 et suite. Ce récit est beaucoup plus détaillé que le précédent.

<sup>10</sup> Belmas, Op. Cit., p. 180

## 2- Une résistance acharnée au cœur de la cité

Enfin le 27 janvier, après une intense préparation d'artillerie et grâce aux ponceaux construits par les sapeurs dans la nuit précédente, l'assaut est donné à partir de midi sur le couvent de Santa Engracia qui sera saisi en fin de journée non sans de lourdes pertes pour le génie. « *Le capitaine du génie Second et le capitaine Nagrodcki qui pénétrèrent les premiers dans le couvent furent blessés mortellement. Le colonel du génie Lejeune fut renversé par un boulet en se portant vers le couvent des Trinitaires ...* »

Mais ces conquêtes dévoilèrent la réalité des défenses en profondeur organisées par les défenseurs. « *Ici commence une nouvelle série d'opérations qui distingue particulièrement le siège de Saragosse. Les défenses régulières avaient cédé à nos efforts; les murs extérieurs étaient détruits, mais en tombant ils laissèrent voir quelle était encore la force intérieure de la ville. Résolus de défendre pied à pied le terrain, les Espagnols avaient fait de fortes coupures dans les rues et crénelé les maisons. Les palais, les couvents et les principaux hôtels avaient été transformés en de véritables citadelles, et étaient occupés par des garnisons pourvues d'armes, de vivres et de munitions. On sentit qu'une attaque de vive force, contre un ennemi qui avait fait de telles dispositions, serait une témérité qui coûterait cher, sans pouvoir être justifiée par le succès. On résolut donc de cheminer à couvert autant qu'il serait possible, et d'aller lentement, mais à coup sûr, afin de ne pas rebuter les troupes par des pertes trop fortes et trop multipliées.* »<sup>11</sup>

Le colonel Lejeune raconte lui aussi : « *C'est à partir de ce moment que la guerre des mineurs devint plus active et plus formidable de part et d'autre. Il arriva un jour que ces intrépides ouvriers, assiégeants et assiégés, débouchèrent en même temps de leurs galeries dans la même cave, et là, dans une obscurité que leurs lampes éclairaient à peine, ils se précipitèrent les uns sur les autres avec leurs outils, leurs couteaux et leurs sabres, sans se donner le temps de prendre d'autres armes. Ce fut véritablement la guerre au cuchillo que Palafox avait promise.* »<sup>12</sup> Les combats acharnés se poursuivent, plus particulièrement sous le couvent Saint-François et sous l'hôpital général pourtant déjà à moitié détruit par l'artillerie lors du premier siège.

Le 1<sup>er</sup> février, « *le général Lacoste, qui s'était montré à une fenêtre vis-à-vis du lieu de l'attaque pour exciter les Polonais, fut atteint d'une balle à la tête, dont il mourut quelques heures après. Sa perte fut vivement ressentie de toute l'armée. Sa loyauté, sa franchise et sa belle âme le faisaient chérir, autant que son activité, sa valeur brillante et sa capacité militaire le faisaient admirer. Dans cette journée, qui nous coûta si cher, nous eûmes encore six hommes de tués, dont un officier adjoint à l'état-major, et quinze hommes de blessés, dont un sapeur.* »<sup>13</sup>

Buste du comte Lacoste, général de brigade, aide de camp de l'Empereur,  
commandant du génie lors du siège  
Château de Versailles – Galerie des Batailles



Mais ce n'est que le 7 février que le Cosso (boulevard) est en vue. Pourtant le 12, le Cosso n'est toujours pas franchi et le moral est en baisse des deux côtés. « *La ville était toujours le théâtre de violents combats. Un bombardement continu, les explosions des mines, l'écroulement des édifices, les cris des combattants, la fusillade engagée sur tous les points, remplissaient l'air d'un bruit épouvantable, en même temps que des nuages de poussière et de fumée étaient suspendus sur la tête des combattants. L'épidémie faisait des ravages toujours croissants, et la garnison était réduite de près de moitié. Palafox tâcha de ranimer le courage des assiégés en leur annonçant l'arrivée des secours. ... D'un autre côté, nos troupes commençaient à se rebuter des obstacles sans cesse renaissants qu'elles avaient à surmonter; elles étaient harassées de fatigue, et tous ces combats meurtriers, corps à corps pour ainsi dire et où nous perdions journellement nos officiers, nos sapeurs, nos mineurs et nos soldats les plus braves, sans faire des progrès bien sensibles, jetaient du découragement dans l'armée. Le maréchal Lannes tâchait de ranimer l'esprit de l'armée : il représentait aux officiers que*

<sup>11</sup> Id. p. 226

<sup>12</sup> Lejeune, Op. Cit., p. 144-145

<sup>13</sup> Belmas, Op. Cit. p. 250

*l'ennemi perdait bien plus de monde que nous dans ce genre de guerre ; qu'ayant épuisé ses forces par la défense opiniâtre de ses premières maisons, il ne nous opposerait plus à l'avenir la même résistance ...»<sup>14</sup>*

### 3 - La capitulation

C'est le 18 février seulement que l'attaque du faubourg réussit, permettant de faire plus de deux mille cinq cents prisonniers ! Malgré cela la résistance espagnole se poursuit, tout aussi acharnée. Le 19 enfin, le général Palafox, malade et sentant le courage de ses combattants faiblir, envoie un émissaire au maréchal Lannes pour demander un trêve de trois jours. Celui-ci, sentant la fin proche, ordonne de poursuivre les attaques.



Le siège vu par l'imagerie d'Epinal

Enfin, le 20 vers 16 heures, la junte désignée par Palafox très affaibli pour assurer le commandement, malgré l'opposition de huit d'entre eux, « envoya au maréchal Lannes un parlementaire pour demander un armistice de vingt-quatre heures, afin de rédiger les articles de la capitulation. Le maréchal fit cesser le feu, et envoya à la junte un officier lui signifier de se rendre sous deux heures à son quartier général pour faire sa soumission, et lui dire que, passé ce terme, il n'écouterait plus aucune proposition. ... Le lendemain, 21 février à midi, la garnison sortit par la porte del Portillo. Elle défila devant le maréchal Lannes, et déposa les armes au pied du château. De trente et un mille hommes dont elle se composait au commencement du siège, elle n'en comptait plus que huit mille deux cents. Ces malheureux faisaient peine à voir. On ramassa encore un assez grand nombre de soldats, qui s'étaient cachés dans les maisons; et, en y ajoutant ceux qui avaient été pris dans le faubourg, le nombre des prisonniers s'éleva à douze mille. Le reste de la garnison se trouvait dans les hôpitaux ou avait péri par le fer et par les maladies. ... Ainsi tomba Saragosse, après un siège de cinquante-deux jours de tranchée ouverte, dont vingt-neuf avaient été employés à se rendre maître de l'enceinte, et vingt-trois à cheminer de maison en maison.»<sup>15</sup>

Laissons la conclusion à Belmas :

« Le corps du génie se couvrit de gloire, et ajouta encore à son ancienne réputation. Vingt-sept officiers furent mis hors de combat ; onze étaient morts sur le champ de bataille ou peu d'instants après en avoir été retirés. Cent cinquante-six sapeurs ou mineurs furent tués ou blessés. Le maréchal Lannes et l'armée entière se plurent à combler d'éloges les officiers du génie : on citait les services qu'ils avaient rendus ; on parlait de leur intelligence dans la conduite des travaux, de leur bravoure dans les attaques, de leur sang-froid dans les dangers. Les troupes se rappelaient qu'elles les avaient vus à leur tête, soit pour ouvrir les maisons à l'aide des sapeurs et des mineurs, soit pour les guider sur les brèches au milieu des décombres, des mines et d'un dédale de maisons. Elles se plaisaient à reconnaître que leur intelligence dans une telle guerre avait souvent épargné bien du sang. »

Ce sont là aussi les paroles du général Lejeune rapportées dans sa propre relation de ce siège, sans aucun doute, après l'assaut initial, le plus difficile que les sapeurs français eurent à conduire.

Colonel (h) Jean-Louis TRAVERS

**Voir la fiche** : Considération autour de la guerre de siège - de Jules César à Vauban

<sup>14</sup> Belmas Op. Cit. p. 294 et 295

<sup>15</sup> Id. p. 321, 322 et 325